Hélas ! oui, madame ; c'est moi qui suis entrée la première dans la chambre de ma pauvre maîtresse et je crois la voir encore étendue sur son lit, raide, glacée, couverte de sang. (C'était horrible, horrible !)

— Laissons cela, Noémie, je vois que ces souvenirs vous impressionnent vivement ; vous êtes toute tremblante.

— C'est vrai, madame. Ah ! Je ne peux pas penser à ces choses sans que ça me fasse un mal affreux.

— Eh bien, tâchez de n'y plus penser. Noémie, savez-vous qui je suis ?

— Non, madame.

— Comment, vous ne savez pas mon nom ?

— Je ne le sais pas, madame.

— Ah !... Mais votre mari doit savoir qui je suis, lui ?

— Je crois être sûre que Romain ne connaît pas non plus le nom de madame.

— Voilà qui est singulier, murmura la comtesse. Eh bien ! Noémie, continua-t-elle en élevant la voix, puisque l'on ne vous a point dit qui j'étais, et cela pour des raisons que j'ignore et que je ne veux pas chercher à deviner, je resterai pour vous une inconnue.

— Je n'ai pas besoin de savoir le nom de madame pour la bien servir.

— C'est bien, merci. On vous a amenés ici, vous et votre mari, pour servir ou plutôt pour garder une femme dont on ne vous a pas appris le nom ; voulez-vous ou pouvez-vous me dire quelles recommandations vous ont été faites ?

— Nous devons avoir pour vous les plus grands égards, vous donner à manger, si cela nous est possible, tout ce que vous désirerez. Mon mari est allé au village hier soir et a apporté des provisions. Madame nous fera connaître ses goûts et elle aura à ses repas ce qu'elle demandera, si toutefois nous pouvons nous le procurer.

— Sous le rapport de la nourriture je ne suis pas difficile, je mange de tout, il vous sera donc facile de me satisfaire. D'ailleurs, si vous le voulez bien, et cela me fera plaisir, je prendrai mes repas avec vous et votre mari.

— Oh ! madame.

— Je tiens absolument à manger avec vous, à votre table, et du même plat.

— Mais pourquoi ?

— J'ai mes raisons.

— En ce cas je n'ai plus rien à dire.

— Aurai-je le droit de sortir, d'aller où il me plaira ?

La femme baissa la tête.

— Eh bien ! fit la comtesse ; répondez-moi.

— Nous avons reçu l'ordre de veiller sur vous sans cesse et de ne pas vous laisser franchir l'enceinte de la tour.

— Ah ! vous voyez bien que vous obéissez à un maître, à l'homme qui vous paye ! Cet homme, ce maître, vous ne le connaissez pas, Noémie, mais je le connais, moi. Est-il ici en ce moment, dites ?

— Non, madame.

— Quand doit-il venir ?

— Je ne sais pas, peut-être aujourd'hui, peut-être demain.

— C'est bien ; qu'il vienne, je l'attends ?

— Si j'en juge par ce qu'il a dit, il aime beaucoup madame.

— Je sais comment il m'aime et je sais aussi tout ce que je peux attendre de lui. Ordre vous a été donné de veiller sur moi sans cesse et de ne pas me laisser franchir cette enceinte ; cette réponse que vous m'avez faite ne m'a point surprise, je l'attendais. Ainsi, me voilà dans une prison, je suis séquestrée.

— Madame pourra se promener dans l'enclos aux heures qu'elle voudra.

— Oui, répliqua Paule avec amertume, comme on permet aux détenus de se promener dans le préau de la prison. Je suis emprisonnée, je suis séquestrée, vous dis-je, et votre mari et vous-même, bien que vous ne soyez pas une mauvaise femme, vous êtes mes geôliers.

— Madame, dit tristement Noémie, tout ce que je pourrai faire...

— Qu'est-ce que vous pouvez faire, vous ? interrompit brusquement la comtesse, rien, rien, votre mari est là. Votre mari, je sais déjà quelle espèce d'homme il est, je n'ai rien de bon à attendre de lui. Il a accepté un service, il doit le faire : il faut qu'il gagne la somme que son maître lui a promise. Il est le complice d'une machination infâme, peu lui importe, il ne sait rien ou ne veut rien savoir ; c'est l'affaire des autres ; un drame se prépare, on lui donne un rôle à jouer, il le jouera, mais ça lui est égal, ce n'est pas lui qui a fait la pièce, qui en a combiné les péripéties, il n'est qu'un exécutant. Il a un maître qui le paie, il lui obéit, c'est son devoir ; et il ne se demande pas si ce qu'il fait est mal ; non, sa conscience est tranquille.

Mais en vérité ai-je le droit de me plaindre quand je trouve en vous, Noémie, une âme compatissante ! Que serait-ce donc, grands dieux, si vous étiez une mauvaise femme et comme les autres une misérable ? Vous n'êtes pas une complice, je le vois, j'en suis sûre maintenant. Vous êtes venue ici avec votre mari, sans bien savoir pourquoi, parce que votre mari vous domine, parce que vous le craignez et qu'il vous a dit : Viens, je le veux !

— C'est vrai.

— Noémie, puis-je avoir confiance en vous ?

— Oui, madame, oui, répondit la femme d'une voix assurée et prête à pleurer.

— Vous m'apportez une consolation dans mon malheur et, plus encore, un espoir. Je remercie le ciel qui ne m'a pas abandonnée. Noémie, j'ai besoin que vous ayez pitié de moi, j'ai besoin de votre dévouement.

— Je vous le promets, madame.

— Je ne vous demande pas d'entrer en lutte contre votre mari ; il faut, au contraire, qu'il ne se doute point que vous êtes disposée à lui être utile et, si c'était nécessaire, à me défendre.

Il faut que vous sachiez d'abord que j'ai été amenée ici malgré moi ; je suis tombée dans un piège que m'a tendu cette femme que vous avez vue habillée en religieuse. La misérable n'est pas une religieuse ; elle en a pris le déguisement et en a joué le rôle pour me tromper. J'ai été enlevée, et la fausse religieuse et les deux hommes qui étaient avec elle sont mes ravisseurs.

— Mon Dieu, mais c'est abominable !

— Il y a des gens qui ne reculent pas devant un crime. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas ? que les trois misérables qui étaient ici tout à l'heure servent le même maître que votre mari.

Je vous ai dit que je le connaissais, ce maître ; je le connais trop, hélas ! et j'ai tout à redouter de lui.

Je n'ai pas peur d'être empoisonnée, ce n'est pas à ma vie que l'on en veut ; mais j'ai à me tenir sur mes gardes, à m'entourer de toutes sortes de précautions, à me méfier de tout et sans cesse. J'ai à craindre que votre mari ne jette dans les aliments qui me seront présentés ou ne mêle à l'eau que je boirai une substance somnifère quelconque, un narcotique qui me plongerait dans un profond et lourd sommeil et me livrerait sans défense à mon terrible ennemi.

Voilà pourquoi je ne veux manger que des choses que vous mangerez vous-mêmes sous mes yeux et ne boire que la même eau que vous boirez. Pour éviter ce que je crains, je vous le dis, Noémie, je me laisserais mourir de faim.

— Vos paroles me glaçant de terreur, madame.

— Ah ! vous comprenez que je cours ici d'effroyables dangers. Je vais écrire aujourd'hui deux ou trois lettres que vous porterez vous-même à la poste ; comme cela je serai sûre qu'elles arriveront à destination. Vous me donnerez ce qu'il me faut pour écrire.

— Ce que vous me demandez est impossible ; d'abord il n'y a ici ni papier, ni encre, ni plume ; et puis ce que vous ne savez pas, c'est que je suis comme vous emprisonnée. Il m'est défendu de sortir, et voudrais-je braver cette défense, je ne le pourrais pas. La porte est constamment fermée à clef ; dans